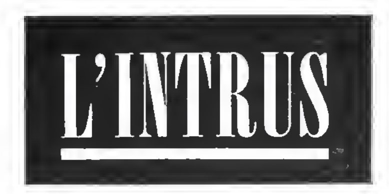
L'INTRUS

EN PLEINE ESCALADE...

N° 2 27 JANVIER 1966 1,50 F



ADMINISTRATION — RÉDACTION
5, Rue Cagé
SAINT-OUEN (SEINE)
Téléphone : 255-03-58 — 254-09-21
C. C. Postal : Ed. du Vieux-Saint-Ouen
PARIS 4964-24

ABONNEMENTS

FRANCE :

3 mois.	**15 F**
6 mois.	**28 F**
un an.	**55 F**

ÉTRANGER :

6 mois.	**33 F**
un an.	**65 F**

L'Intrus ne fait pas de services gratuits réguliers. Si ce journal vous plaît

ABONNEZ-VOUS !

Tous les abonnements souscrits pour un an avant le 28 février 1966, bénéficieront du prix exceptionnel de lancement de 45 F

■

DANS CE NUMÉRO :

GALTIER-BOISSIÈRE

tel que j'ai cru le connaître

par **ALEXANDRE CROIX**

PAPON descendra-t-il dans la rue en veston ?

De tous les journaux qui abondèrent en informations depuis le début de l'affaire Ben Barka, l'*Humanité* fut sans doute un des plus remarquables. C'est un hommage que Figon lui-même lui rendait puisque si l'on en croit le dernier *Express* (24 janvier) il s'exprimait ainsi le 24 novembre devant son confident Jean Marvier :

« Tu as vu « L'Huma »? me dit-il. Comment ils peuvent être rencardés? Le nom de Caille est apparu. Oh là là, ça devient chaud. Là je suis marron. »

Certificat qui s'adressait d'ailleurs plus à Alain Guérin, le biographe du *Camarade Sorge* qu'au journal proprement dit. Cet Alain Guérin est d'ailleurs l'homme de France, qui paraît le mieux informé de ce qui se passe dans les arcanes de l'Etat. Au point même que Tixier-Vignancour s'étonnait un jour à la barre d'une science qui dépassait la sienne propre! Et Dieu sait s'il a pourtant lui-même des fils directs!

Mais laissons là ces considérations et revenons à l'Affaire!

L'escalade prévue se précise.

Il y a métastase accélérée et le cancer se généralise.

On ne peut plus dissimuler!

Des poulets multiples étaient « au parfum », les uns l'ayant été dès le stade de la conception, les autres seulement au stade de la gestation, et d'autres encore après que l'affaire eut été entièrement consommée.

Tout l'appareil tremble donc sur sa base, chacun excipant qu'il a prévenu en temps et en heure l'étage supérieur.

Et l'on se flatte un peu partout que des têtes tomberont prochainement.

On se flatte peut-être trop.

Les préfets ou les directeurs menacés, qui ne naquirent pas de la dernière pluie, ont leurs tiroirs pleins de contre-attaques possibles !

Clemenceau, qui avait eu lieu de se plaindre de Lépine, et qui n'était pas d'une moindre étoffe que les princes actuellement en place, avait longtemps annoncé que s'il montait un jour au Capitole, le fameux préfet ne demeurerait pas boulevard du Palais.

En fait, le Tigre était retourné à ses chères études depuis cinq ans quand Lépine accepta de troquer son préfectorat contre un siège de député de Montbrison, la ville qui avait vu guillotiner Ravachol.

Encore ne s'était-il éloigné du boulevard du Palais que parce que la sénescence proche lui faisait un impératif d'abandonner la place.

Mais Papon est encore d'âge gaillard, et il n'est pas dit qu'il soit d'humeur à renoncer.

Certes il y a le précédent Chiappe, qui certainement n'était pas moins armé en petits papiers que pouvait l'être Lépine et que peut l'être Papon, mais là il y avait eu un impondérable.

Daladier et Frot, à des degrés différents, étaient deux « grands hommes de province à Paris » !

Et c'est leur paysannerie du Danube qui les avait servis dans la défenestration fameuse.

Ayant le pied parisien, ils y eussent regardé à deux fois !

Les gens qui veulent la fin de Papon et de Frey ont-ils le pied parisien.

Tout est là !



L'étrangeté des choses veut que cette rubrique soit placée également, aujourd'hui, sous le signe de Galtier-Boissière. La valse qu'on nous promet pour bientôt dans les ténébreuses officines du « renseignement » ne constitue, en effet, rien de moins qu'un nouveau chapitre de cette *Farce des services secrets,* que le *Crapouillot* nous donna à la fin de 1951.

Il y avait eu déjà beaucoup de remue-ménage à l'époque, consécutivement à l'affaire dite des « généraux » (les généraux Mast et Revers s'étant laissé compromettre par un agent du S.D.E.C.E., un nommé Peyré, sorte de Lopez du temps, mais qui, plus heureux que celui-ci, avait pu, avant le plein de la tornade, s'exporter en Amazonie!), et la boue des « services » était en grande partie montée à la surface.

Peyré, immatriculé sous l'indicatif *A.P. 475,* était alors « manipulé » par un capitaine Girardot, et théoriquement « axé » sur la mission militaire yougoslave! Accessoirement ou plutôt essentiellement, il s'occupait aussi de la surveillance du général Revers, chef d'état-major, pour le compte du « service », tout en jouant auprès de lui les officieux et les « honnêtes » courtiers (entremises et affaires en tout genre).

Lopez lui, figurerait sur les contrôles, s'il faut en croire certains journaux, sous des appellations infiniment plus pittoresques que celle qui déguisait Peyré, puisqu'il serait indifféremment *Don Pedro, Toto la Valoche* (allusion ouverte, si l'on ose dire, aux besognes qu'il remplissait à Orly en fourrageant dans les bagages des « suspects ») et encore la *Savonnette.*

Encore ce dernier nom lui viendrait-il du « milieu », où l'on a plus de lettres qu'il ne semblerait, car la Savonnette en question doit plutôt être entendue comme dans l'expression « savonnette à

vilains » que dans l'acception *Cadum* ou *Palmolive*! Là est probablement le vrai dans ses relations avec Souchon et Voitot. Ceux-ci devaient bien quelquefois en échange des indications apportées par Lopez faire droit à quelques « indulgences » réclamées pour soi ou les amis.

Vieux principe du prêté-rendu, rarement transgressé entre poulets et « informateurs », et que les prétendus truands connaissent bien, et auquel ils furent toujours disposés, d'ailleurs, à s'abonner.

Mais revenons au grand œuvre annoncé. M. Léon Noël, que le régime préposa toujours aux lessivages de tout genre, a reçu mission de réformer nos services de police et de renseignement.

Périodiquement ce noble dessein enflamme quelque homme d'Etat. Ainsi, après les sanies et insanités de l'Affaire Dreyfus, Galliffet lui-même, l'éhonté massacreur, en était venu à s'exclamer pudiquement, du haut de la tribune de la Chambre, où il intervenait en tant que ministre de la Guerre de Waldeck-Rousseau, qu'il ne fallait plus que des officiers des services secrets continuent « *par excès d'ardeur à fréquenter dans les cafés borgnes et les maisons louches pour y rencontrer des gens qui devaient leur fournir des renseignements utiles* » parce que c'était commettre « *ainsi leur qualité et leur uniforme dans des relations et des compromissions déplorables* », *Journal officiel* du 29 mai 1900 (p. 1307, col. 3).

Propos d'ailleurs qui n'avait fait que suivre un décret de Waldeck (août 1899), décret qui inventait en quelque sorte la Surveillance du Territoire (en tout cas la chose sinon le mot, et sans les proliférations qu'elle a connues depuis) !

Waldeck avait prétendu par là préserver les émoulus de Saint-Cyr ou de Polytechnique du contact jugé avilissant des agents de bas étage. Désormais, seuls les policiers de la Sûreté, dont la « pureté » pouvait être exposée à moindres frais, auraient à « manipuler », comme on ne disait pas encore, toute la lie subalterne du « renseignement ».

De plus, les gens du *Bureau des Renseignements*, désigné aussi du nom, qui était encore un de ces camouflages vains dont ces messieurs sont coutumiers, de *Section de Statistique*, perdaient leur autonomie de fait au sein de l'état-major, et étaient mis dans la dépendance du 2ᵉ Bureau!

C'est probablement d'ailleurs depuis ce temps-là, que par synecdoque inévitable, les feuilletonnistes ont commencé, prenant le tout pour la partie, de parler de 2ᵉ Bureau quand il ne s'agissait que de S. R.!

Confusion déjà regrettable mais qui n'était qu'anodine, auprès de toutes celles qu'on est dans le cas de commettre avec tous les organismes qui nous vinrent — legs effroyable — de la dernière guerre, et que nous tenterons de délabyrinther une prochaine fois.

L'AFFAIRE PENKOVSKY

II

En mai 1963, un haut fonctionnaire soviétique, Oleg Vladimirovitch Penkovsky, a été condamné à mort et exécuté à Moscou pour trahison au bénéfice des services secrets américain et britannique. Dans les derniers mois de 1965, des Papiers secrets *de Penkovsky sont publiés par le* Washington Post, *par* l'Observer *de Londres, par le* Spiegel *de Hambourg. Cette publication soulève une protestation diplomatique de la part du gouvernement soviétique. Le correspondant à Moscou du* Washington Post, *Stephen Rosenfeld, est expulsé.*

Igor Witsinos, correspondant du *Spiegel* à Moscou, pourtant ni plus ni moins coupable ou innocent que Stephen Rosenfeld, a bénéficié, lui, d'un traitement de faveur et d'une démarche sans exemple. Le G.R.OU. (*Glavnoié Razvédyvatelnoié OUpravlénié* : Direction générale des renseignements) de l'armée (nous dirons le *Guéréou*) l'a invité à une conversation avec un de ses anciens officiers, le colonel en retraite Vladimir Apollonovitch Karpov. L'entretien eut lieu, apparemment dans les derniers jours de décembre, au *Praga*, célèbre restaurant de Moscou. C'est cet entretien que le *Spiegel* reproduit, *in extenso* semble-t-il, et sous la forme d'un compte rendu sténographique, dans son numéro du 10 janvier 1966.

Il est indispensable de noter que le colonel Karpov, spécialiste des affaires allemandes, est un personnage d'importance. Il révèle au correspondant du *Spiegel* qu'au cours de l'automne 1956, en tant qu'officier d'état-major représentant le commandement soviétique en Allemagne orientale, il eut des conversations secrètes avec le colonel von Bonin, représentant personnel du général Gehlen, chef du B.N.D. (*Bundesnachrichten-Dienst* : Service fédéral des renseignements). Mais c'est là une tout autre histoire.

Les arguments du colonel Karpov contre l'authenticité des *Papiers* ne sont certes pas négligeables. Peut-on pourtant dire qu'ils soient probants et décisifs?

LA DERNIÈRE NOTE DE PENKOVSKY

Les voici dans l'ordre où il les présente.

La dernière note attribuée à Penkovsky, au dernier chapitre du livre (*J'ai pris de plus en plus l'habitude de constater à de certaines heures une certaine surveillance de mes allées et venues... Je me perds en conjectures et en suppositions...*), est datée du 25 août 1962. Or, ses dernières tentatives de communication avec les agents de l'Ouest eurent lieu, sans succès, les 5 et 6 septembre 1962. Le 5 septembre, il assistait à une réception à l'ambassade des Etats-Unis. Il avait apporté quelques microfilms, mais ne trouva pas l'occasion favorable de s'en débarrasser. Le lendemain, il essayait, en vain, de rencontrer un de ses correspondants anglais. Il était en effet étroitement surveillé et le sentait, si même il ne le savait pas avec certitude.

Dans ces conditions, dit le colonel Karpov, il est impossible qu'une note du 25 août ait pu parvenir aux services occidentaux.

A vrai dire, cette impossibilité n'est pas si manifeste. Au 25 août, Penkovsky (ou le pseudo-Penkovsky) écrit qu'il a l'impression de se sentir surveillé. Le 5 et le 6 septembre, il l'est en fait de si près qu'il ne peut approcher ses complices anglo-saxons. Mais entre le 25 août et le 5 septembre? Et même après le 6 septembre? Car Penkovsky ne fut arrêté que le 22 octobre. Or, il disposait d'un système et d'un matériel de liaison et de communication assez perfectionné et qui ne fut découvert qu'après cette arrestation, par la perquisition opérée à son domicile : non seulement un récepteur-émetteur de radio, mais aussi un papier-carbone blanc, tout semblable en apparence à un papier à lettre ordinaire, et grâce auquel un texte invisible, et qui ne pouvait apparaître que moyennant un traitement chimique spécial, pouvait accompagner le texte visible et parfaitement innocent d'une lettre adressée à l'un ou l'autre des diplomates ou gens d'affaires américains et anglais avec lesquels ses fonctions officielles le mettaient en rapports de service et de mondanité.

UN PAPIER CARBONE BLANC...

Que Penkovsky ait été, dès le mois d'août, assez étroitement surveillé pour ne pouvoir rencontrer aucun de ses correspondants anglais et américains, pour ne pouvoir leur remettre en main propre aucun document, c'est une chose. Qu'it n'ait pu communiquer avec aucun d'eux d'aucune autre façon, c'est une autre chose, et qui ne paraît pas prouvée.

Mais, dit le colonel Karpov, est-il vraisemblable, est-il simplement possible et imaginable qu'un espion prenne des notes, des notes manuscrites? Est-it concevable que ses patrons, non seulement ne lui interdisent pas une si folle imprudence, mais encore acceptent de recevoir ces notes? Mme Penkovskaya a affirmé qu'elle n'avait jamais vu son mari prendre aucune note, et qu'il était impossible qu'il le fît sans qu'elle le vît. Il a d'ailleurs été formellement établi par l'instruction que quatre des agents occidentaux avec lesquels Penkovsky était en liaison lui avaient fait stricte défense de prendre la moindre note, même à son domicile.

Là encore, il faudrait distinguer. Qu'il ait été recommandé à Penkovsky de ne jamais prendre aucune note personnelle pour la garder par devers lui, pour en couvrir les pages de son agenda, cela va de soi. Mais des notes destinées à être transmises immédiatement ou le plus vite possible aux services de l'Ouest, c'est autre chose. Sinon, à quel usage devait donc servir le papier carbone blanc qu'ils lui avaient remis et que la *Pravda* mentionne avec insistance dans son récit du 15-16 décembre 1962?

Mme PENKOVSKAYA NE SAVAIT PAS TOUT

Quant au témoignage de Mme Penkovskaya, indépendamment de diverses considérations auxquelles il pourrait donner lieu, il est permis de penser que Penkovsky trouvait bien moyen, de temps en temps, d'échapper à la surveillance de sa femme. Savait-elle qu'il détenait chez lui, au domicile conjugal, un appareil récepteur-émetteur de radio, trois appareils de microphotographie de marque *Minox*, un carnet de chiffrage pour le codage et le décodage des messages qu'il échangeait avec Francfort-sur-le-Main, tout un matériel de cryptographie, du carbone blanc, des adresses de « boîtes aux lettres », à l'étranger, un faux passeport, enfin tout un attirail d'espionnage et de communication clandestine? Comme elle n'a pas été mise en cause, comme l'idée de sa complicité paraît même ne pas avoir été retenue un seul instant, on est bien obligé d'admettre comme certain qu'elle n'en savait rien. Si Penkovsky a pu lui dissimuler la possession de tout cet arsenal et l'usage qu'il en faisait, à plus forte raison a-t-il pu rédiger des notes à son insu.

PIERRE CHÉMERÉ.

(A suivre.)

GALTIER
tel que j'ai cru le connaitre

par **ALEXANDRE CROIX**

Je suis apparu dans ses chemins, il y a quelque trente-cinq ans. Il venait de s'éprendre, à la suite de Léon Daudet, authentique « inventeur » en l'occurrence, de Marc Stéphane, l'auteur de Ceux du Trimard.

Marc Stéphane était alors dans le sixième dessous, comme chante Brassens. Ecrivain oublié, il avait pourtant publié entre 1894 *et* 1914, *un grand nombre d'ouvrages à l'enseigne du* Cabinet du Pamphlétaire, *la plupart traitant des révoltes cévenoles et des* Dragonnades, *mais quelques-unes aussi, et qui avaient plus particulièrement retenu mes curiosités adolescentes intitulées :* Aphorismes d'un ennemi du peuple et des lois.

M'étant mis en quête, je n'avais pas trouvé trace à Neuilly, rue Perronet, de ce Cabinet du Pamphlétaire, *qui était censé y avoir eu bureau.*

*Mais mon désir éveillé, je n'avais eu cesse de savoir ce qu'était devenu ce Stéphane, dont personne ne paraissait avoir souvenir. Pourtant grâce à un autre obstiné, un bouquiniste, mais beaucoup plus bouquineur que bouquiniste, et que certains ont pu connaître car il avait cette particularité de réunir autour de ces boites, quai de l'Hôtel-de-Ville, des conciliabules interminables jusqu'à une heure avancée de la nuit, je finis par retrouver un jour l'auteur d'*Echec à la loi *et de la* Cité des Fous, *deux autres de ses ouvrages, et dont le dernier était autobiographique.*

Marc Stéphane vivait alors à l'orée de la forêt de Maisons-Laffitte, sur le territoire de Mesnil-le-Roi, et subsistait uniquement du lait et du fromage d'un troupeau de chèvres qu'il laissait paître alentour.

Il habitait une sorte de buron, primitif sinon sordide. De toute évidence, des traverses multiples, sur lesquelles il ne s'ouvrait pas exagérément, avaient été son lot depuis les lointains jours du Cabinet du Pamphlétaire, *encore gîté décemment dans la bourgeoise Neuilly.*

Venu là pour m'approvisionner d'ancienne littérature, Marc Stéphane nous avait alors parlé, car mon ami le bouquineur était associé à ma démarche, d'un ouvrage écrit dans sa bauge, à la lueur d'un quinquet, et ce n'est pas

ici image, écrit qui n'était autre que Ceux du Trimard *et pour lequel Léon Daudet allait prendre feu et flamme quelques mois après.*

DE « CEUX DU TRIMARD » A LA « MÈRE CORNIFLOT »

Mais les choses n'en étaient pas encore là, et il n'était pas question de forcer la porte d'un éditeur. Il ne s'en fallait que de deux mille francs ou à peu près, pour que le bouquin pût voir le jour. Un brave libraire de la rue de Londres, René Liot s'offrait, pour permettre la renaissance d'un jour du Cabinet du Pamphlétaire, *raison sociale nécessaire pour la publication projetée. Stéphane avait liardé sou à sou, comme il disait, depuis un certain temps et il ne fallait plus que quelques centaines de francs que nous trouvâmes.*

Le livre sortait donc bientôt et était envoyé à quelques connétables, dont Léon Daudet, alors réfugié à Bruxelles, en conséquence de sa fuite légendaire de la Santé. Galtier, autant qu'il peut me souvenir, n'était pas de ceux dont on s'était cru en état d'espérer quelque chose.

J'avais moi-même conseillé l'envoi à Léon Daudet, sur cette considération que l'écrivain royaliste avait voté pour le Voleur *de Georges Darien lors du scrutin du Prix des Méconnus. Il ne faisait pas doute à ma dix-huitième année que Daudet ayant goût à Darien s'intéresserait aussi à Stéphane.*

L'espoir était fondé, car un article fulgurant paraissait bientôt dans Candide, *où Daudet célébrait le* Daumier de la grand-route, *pour lequel il donnerait, disait-il, tout Anatole France. Dans le même temps, il s'entremettait auprès de Grasset, et de son propre chef, pour que* Ceux du Trimard *fût repris au chétif sinon existant* Cabinet du Pamphlétaire *de la rue de Londres. Daudet poussait encore son admiration jusqu'à voter pour Marc Stéphane au prix Goncourt, alors qu'un royaliste, Constantin-Weyer, était en lice et devait même l'obtenir.*

Le branle donné par Daudet, dix autres avaient suivi, dont Galtier qui, d'ailleurs, pour soulager la détresse évidente de Stéphane, lui demandait instantanément un conte, qui parut dans le Crapouillot *sous le titre de la* Mère Corniflot.

J'accompagnais Stéphane à sa première visite au Crapouillot, *et c'est moi qui dans la suite m'occupai des démarches qu'il pouvait avoir à faire dans la maison. Ainsi, j'allai un jour toucher le chèque de 500 F, prix du conte de Stéphane, dans une banque du boulevard Raspail.*

Ces 500 F devaient avoir une destination particulière, dont Galtier s'amusa beaucoup, quand je l'en informai

plus tard, et qui ne pouvait que séduire l'auteur de la Bonne vie!

Destination pie, puisque c'était la contribution de Marc Stéphane à un viatique constitué pour arracher quelqu'un à la Guyane!

LES ÉCLATS DE GALTIER

*Quelques années plus tard, j'entrai davantage dans la familiarité de Galtier, à propos du numéro sur l'*Anarchie *auquel nous étions attelés à trois, avec Jean Bernier et Victor Serge. Bernier est maintenant un des derniers parmi ceux qui l'auront approché le plus et qui le connurent le mieux. Nul mieux que lui ne sait rendre d'ailleurs tout le comique dont Galtier savait jouer dans toutes les circonstances de la vie quotidienne.*

*Mais cette collaboration à l'*Anarchie *n'avait été encore que l'affaire d'un instant; je ne devrais vraiment approcher Galtier qu'après la guerre, quand pendant deux années pleines, il me fallut travailler avec lui à l'*Histoire de la guerre. *Le petit monde du* Crapouillot *me fut alors familier, et je fus témoin de quelques éclats.*

Plus que personne Lucienne, sa secrétaire inamovible, serait fondée à écrire une histoire du Crapouillot *car nul n'aura connu mieux qu'elle tous les dessous et toutes les révolutions de palais, aussi fréquentes dans la maison qu'ailleurs, Galtier variant quelquefois dans ses amitiés sans qu'on pût comprendre le pourquoi de ses variations.*

Et seule Lucienne aussi pourrait préciser la comptabilité des bontés secrètes de Galtier, plus généreux qu'il ne voulait paraître mais à condition qu'on n'en sût rien.

Le polémiste aussi était moins féroce qu'il n'aura semblé à beaucoup. Ainsi pour cette Histoire de la Guerre de 1393-1945, *que Jean-Jacques Pauvert a voulu rééditer, avait-il pris garde d'atténuer certains coups portés au lendemain tout chaud de l'événement, et un va-et-vient d'épreuves assorti d'incessantes recommandations écrites ou téléphonées avait encore occupé tout son été! Son souci étant toujours de ne pas aviver d'anciennes plaies et si possible de les cautériser définitivement.*

Il y avait gageure à vouloir continuer le Crapouillot *sans lui et il n'est pas dit que tout l'aventurisme de Pauvert y suffira. Même mieux fait quand à la conception générale ou à la technique, il y manquera toujours ce je-ne-sais-quoi, fait à la fois d'audace folle et de rétraction bourgeoise, caractéristique suprême pour nous de Galtier et qui faisait qu'on l'aimait même dans ses « sagesses » aussi subites que déconcertantes.*

Que notre adieu soit donc le moins solennel possible, ainsi qu'il l'aurait voulu!

JOURNAUX ET JOURNALISTES

dans les « Mémoires » de Galtier

Galtier avait connu très tôt qu'on ne peut casser les carreaux en toute quiétude que chez soi. Aussi ses tentatives hors de son *Crapouillot* natal furent-elles peu nombreuses et le plus souvent suivies de déconvenues! Et le chapitre qu'il nous donne au tome deux des *Mémoires d'un Parisien* sur ses « débuts ratés dans le journalisme quotidien » n'est pas un des moins allègres!

C'était au *Pays*, un vieux titre rené de ses cendres que l'aventure s'était placée, et déjà dans l'après-guerre puisqu'on était en 1919.

Feuille illustrée autrefois par les Cassagnac et puis tombée en déshérence, c'est Albert Dubarry qui en 1917 avait repêché l'enseigne au cimetière des titres défunts.

C'était presque une gageure. Dubarry passait, en effet, pour être l'homme-lige de Caillaux, et la prétention d'abriter une politique de paix sous la vieille raison sociale bonapartiste pouvait passer pour audacieuse.

Tous les aboyeurs du patriotisme immarcescible, de Maurras à Gustave Hervé, s'étaient d'ailleurs promptement ligués, pour demander d'où venait l'argent et pour décréter que Dubarry ne pouvait être que l'instrument de noirs desseins.

Et l'illustre Albert avait dû se démettre après quelques semaines de direction, laissant la place à un personnage que l'Armée avait lâché depuis peu sur le Boulevard, un capitaine Gaston Vidal, auquel Galtier-Boissière, chroniqueur tout neuf, aura précisément affaire.

GASTON VIDAL

Gaston Vidal, couvert de ferblanterie du gros orteil au sinciput et ayant enfin connu la « bonne blessure » avait surgi dans la vie parisienne pour y tenir l'emploi de héros professionnel.

Un emploi dans lequel il ne devait pas être le seul à se

produire, quelques autres, tels Marcel Bucard ou Joseph Darnand y brilleront après ou dans le même temps que lui jusqu'aux infortunes que l'on sait. Pour Gaston Vidal toutefois, il disparaîtra avant le temps des Caponnières, bornant sa disgrâce à une comparution en Haute Cour pour simple trafic d'influence et corruption de fonctionnaire.

Mais au rebours de Bucard et de Darnand, toujours catalogués hommes de droite, Gaston Vidal, en 1917, avait été érigé ou s'était érigé en homme de gauche.

Un pavillon idéal donc, pour couvrir une marchandise qu'on disait frelatée — le *Pays* passait, en effet, pour être la suite du *Bonnet rouge* — et qui ne l'était même pas. M. Prouvost, de *Paris-Match,* fait même dire chez l'*historien* de Livois, que la noirceur du *Pays* était telle, que Clemenceau le fit pressentir pour qu'il s'ingérât de ses deniers dans l'affaire, pour la saborder ou la rendre au droit chemin. Répétons : l'anecdote est écrite dans la récente *Histoire de la Presse* que l'on sait mais dont il n'est pas une ligne qui ne demande caution.

Galtier-Boissière assumait donc pour le denier coquet de 20 francs, un papier quotidien. Collaboration sans histoire, quand un jour, Vidal prétendit le lancer dans une affaire oblique contre Jacques Boulenger. Vidal prétendait à on ne sait quelle préséance sur celui-ci au nom de l'*ancien combattantisme* et Galtier avait été chargé d'attacher le grelot. Or le lendemain, Vidal faisait déjà machine arrière et désavouait platement le jeune impétueux.

Il en résultait le hourvari qu'on peut croire. Un télégramme d'invectives, mandé de Barbizon, notifiait au héros de l'infanterie, qui encaissait sans mot dire, qu'il eût à se passer dorénavant des services du jeune Galtier.

Vidal en avait vu et en verrait d'autres et pour les « encaissements » de toute nature deviendrait bientôt un des spécialistes les plus cotés de Paris. Peu de temps d'ailleurs après son algarade avec Galtier, il devenait député de l'Allier, où il battait Pierre Brizon, le directeur de la *Vague,* ancien pèlerin de Kienthal.

La Chambre *bleu-horizon,* comme on disait alors, élue le 16 novembre, n'avait pu qu'ouvrir toutes grandes ses portes au « héros », que Poincaré embarquait promptement sur sa galère ministérielle, avec un vague sous-secrétariat aux Sports. Vidal émargea désormais partout où on pouvait émarger. Il gloutonnera dans tous les budgets de silence ou de publicité jusqu'au jour de la déconfiture d'Oustric, où s'achèvera sa carrière de ruffian de l'héroïsme prétendu!

Pour Galtier, il tirera de sa mésaventure avec le directeur du *Pays,* une détermination de ne plus écrire nulle part que dans son *Crapouillot,* et à laquelle il se tiendra pendant quinze ans.

EUGÈNE MERLE

Un autre apparu dans ses chemins, ce fut Eugène Merle, duquel il brosse d'ailleurs un portrait qui est peut-être une des meilleures pages des *Mémoires*!

Merle, son ami depuis 1920, ne l'eut pourtant jamais parmi ses collaborateurs. Galtier n'avait été ni du *Merle blanc*, ni de *Paris-soir*, ni de *Paris matinal*, prévu d'abord pour être *Paris-matin*, mais qu'un froncement de sourcil de Brunau-Varilla avait contraint à une mutation brusque, ni non plus d'aucun des succédanés du *Merle blanc* (*Courrier littéraire*, *Merle* tout court, etc.).

Galtier était dans sa phase de retraite absolue de la presse parisienne, quand Merle atteignit au zénith. Et il faudra 1939, pour que son nom paraisse dans une publication née des entreprises tumultueuses d'Eugène, mais le *Merle* auquel il collaborera ne sera plus que celui de Mme Merle, le fondateur de la maison ayant pris congé depuis 1937!

Oui, le portrait de l'ancien lieutenant de Gustave Hervé et du plus proche des compagnons d'Almereyda mérite d'être relu et relu dans les *Mémoires d'un Parisien*. Personne n'aura rendu avec autant de bonheur que Galtier tout l'arsouille et tout le grandiose du Rastignac-Vautrin que fut tout à la fois le lanceur de *Paris-soir* et de vingt autres entreprises qui prospérèrent dans d'autres mains que les siennes mais que celles-ci n'auraient pas osé mettre sur le chantier!

Georges-Anquetil traverse aussi les souvenirs de Galtier mais de manière plus furtive, et pour autre chose que de cordiaux abandons, comme c'est le cas pour Merle.

Ici, Galtier avait eu maille à partir, sinon pour des propos directs de l'auteur de *Satan conduit le bal*, mais pour des insinuations désobligeantes parues dans sa feuille, la *Rumeur* et signées de Marcel Arnac.

La trique haute, il s'était rendu boulevard Berthier où la *Rumeur* tenait bureau, pour s'enquérir du patron mais n'avait eu affaire qu'à Albert Livet, vieille relation du *Pays*, et qui mettait alors une science incontestable du marbre et de la mise en pages, au service des entreprises d'Anquetil.

L'affaire s'était résolue à l'amiable. Le lendemain, la *Rumeur* avait rectifié dans le sens demandé. Anquetil qui avait déjà été bâtonné pour des outrages antérieurs avait montré une considération immédiate pour les cornouillers dont s'étaient munis Galtier et Oberlé, car celui-ci avait eu aussi sa part des rumeurs de la *Rumeur*!

Il faudra les événements de 1934 pour que Galtier sorte de sa tour d'ivoire de la Sorbonne, et ce sera à l'appel de Maurice Maréchal, le directeur du *Canard enchaîné*. L'épi-

sode est plus connu et on sera plus succinct que pour les précédents. La Fourchadière, qui s'était pris d'un béguin tardif pour le préfet Chiappe, qui avait bien voulu se dépêcher à son domicile pour lui apporter de plates excuses, au lendemain d'un jour où des flics subalternes l'avaient molesté, avait prétendu rendre la politesse, quand le préfet avait été débarqué par Daladier et son ministre de l'Intérieur Frot, au début de février 1934.

GALTIER AU « CANARD ENCHAINÉ »

Un marivaudage sur le thème refusé d'abord à *l'Œuvre* puis non agréé au *Canard* avait amené la rupture de La Fouch' avec Maréchal, dont il était pourtant alors le plus ancien collaborateur.

Et c'est comme cela que Galtier avait été prié de prendre le relais. Ce dont il s'était d'abord fait scrupule, pour toutes sortes de raisons, dont celle-ci qu'il était imprudent de chausser les godasses du *Bouif*, tant la succession paraissait difficile à soutenir.

En vérité, Galtier avait montré là une timidité et une délicatesse excessives. Ce qu'il fit alors au *Canard* peut lui être compté parmi ce qu'il fit de meilleur. Hélas! des heurts vinrent, que le temps a assoupis et nous n'y reviendrons pas. Les procès de Moscou, les événements d'Espagne avaient mis les gens dans un état d'esprit assez comparables à celui de l'Affaire Dreyfus, et des hommes encore proches la veille se hérissaient subitement les uns contre les autres. Galtier dut s'en aller à la *Flèche* de Bergery, où dans la même veine qu'au *Canard*, il se produisit encore quelques années, à peu près jusqu'à la fin de 1938, après quoi il se replia définitivement derrière son créneau de la place de la Sorbonne.

Une autre mésaventure, advenue avec le *Petit Journal* de Patenôtre, l'avait encore dégoûté davantage, s'il était possible, du journalisme quotidien.

Sollicité, en effet, de mener une campagne contre les *Marchands de canons*, Galtier s'était exécuté quasi ingénument, apportant une copie irréprochable, nourrie aux fortes sources du *Crapouillot*!

Pas de clerc véritable, car on n'avait jamais eu chez Patenôtre d'autre dessein que d'effrayer les de Wendel avec lesquels on se trouvait en conflit dans les régions obscures du *Big Business.*

Aucun des articles demandés ne devait jamais paraître, Patenôtre s'offrant néanmoins à tous les dédommagements qu'on voudrait, procédé qui aurait eu son plein effet avec Georges-Anquetil mais que Galtier avait repoussé du pied!

GALTIER-BOISSIÈRE ET L' « OBÈSE MONDAIN »

Après cette affaire, Galtier-Boissière ne reviendra plus au « quotidien » que pour les quelques articles qu'il fera, par amitié pour Jeanson, dans le fameux *Aujourd'hui* de Capgras.

Il y aura encore, mais après la guerre, sa grande série de *l'Intransigeant*, sur « les scandales de l'épuration » et qui malheureusement n'a pas été recueillie.

Galtier avait su alors trouver la manière des plus grands, écrivant notamment des lignes inoubliables, pour Béraud, un Béraud à terre et déserté de tous les anciens affidés de la « bonne époque », celle où il était le roi de *Gringoire* et des Halles, à cause de ses adjectifs et de ses franches lippées!

Lignes qui n'entamaient en rien celles, non moins inoubliables, qu'il avait écrites contre le même dans un article fameux du *Canard* intitulé *l'Obèse mondain* lors de l'affaire Salengro, et qui fut probablement le plus bel échantillon polémique jamais tombé de sa plume!

Les apaisements survenus dans l'intervalle ont pu faire que cet article n'ait plus jamais été évoqué nulle part, mais nous ne nous embarrassons pas ici de telles retenues!

A. C.

GALTIER - BRISSON

Le *Figaro* dans la nécrologie qu'il consacre au fondateur du *Crapouillot* insiste, comme il est de bonne guerre, sur les démêlés qui opposèrent Brisson et Galtier, mais n'est-ce pas exagérément dire qu'il poursuivit d'une particulière animosité le *Figaro*! »

En vérité, Galtier-Boissière et Pierre Brisson avaient longtemps frayé de bonne amitié.

Tout conspirait d'ailleurs à les rapprocher. Même commune origine bourgeoise et de la même stratification.

Galtier pouvait en effet alléguer les Ménard, plus particulièrement l'illustre Louis, l'auteur du *Prologue d'une révolution* que Proudhon avait publié dans l'une de ses feuilles après les journées de juin 1848, et celui-là seul aurait suffi à soutenir la comparaison avec les plus flatteurs des Francisque ou des Adolphe dénombrés dans les Sarcey ou les Brisson.

Ce Louis Ménard était d'ailleurs un des grands orgueils de Galtier, au point même que voici quelques années, il avait réédité le fameux *Prologue* avec lès bois de notre ami Germain Delatousche!

INTRUSIONS

Le confort intellectuel, dont nous avons bien dit que nous ne le recherchons pas, serait ici de crier, comme tous le monde, à l'assassinat!

« Comme tout le monde », car ici l'académicien est égal à sa femme de ménage et le plus farouche communiste au plus borné réactionnaire — ces deux dernières expressions n'étant que « clichés », n'emportant aucune adhésion de notre part.

Personne, tout au moins à partir d'un certain stade dans la notoriété, celle-ci fût-elle criminelle, ne s'est jamais suicidé, ne saurait jamais se suicider.

C'est à peine même d'ailleurs si la mort naturelle est une hypothèse tolérable dans certains cas. Toujours il a fallu et toujours il faudra le « mauvais café » ou le lacet subreptice!

La liste est immense qu'on pourrait dévider, et Figon dans les obituaires futurs des « morts mystérieuses » n'aura peut-être qu'une place infime après Félix Faure, Syveton, Almereyda, Philippe Daudet, Prince et *tutti quanti*!

Beaucoup d'éléments complémentaires sont là évidemment pour justifier les orgies des « assassinistes » à tout prix!

D'abord évidemment le public assoti et béant, mais aussi les intellectuels, fussent-ils « cartésiens » ou agrégés de mathématiques, tous portés au fond sur l'optique « concierge » des choses. (Voyez les divagations de quelques-uns à propos de l'affaire Oswald).

Et encore et surtout les marchands de papier, qui savent, eux, que le *suicide ne se vend pas!*

Des gens qui parlent présentement de l'affaire Prince à tort et à travers, seraient-ils plus prudents, s'ils savaient que quelques-uns des grands fabricants de l'opinion de l'époque étaient convaincus du suicide, qui faisaient pourtant répandre à centaines de milliers, voire à millions d'exemplaires une version contraire.

Le suicide se vend mal

Ainsi M. Prouvost, qui voulait donner alors à son *Paris-Soir*, sinon naissant, du moins encore mal affermi, toute la propulsion souhaitable.

Et là-dessus, il n'y a pas à récuser, nous avons un texte de quelqu'un, et non des moindres, qui l'assistait dans ce temps-là.

De Pierre Lazareff, qui nous informa clairement quand il était réfugié aux Amériques dans un livre intitulé : *Dernière édition!* Cela se lit à la page 238.

Le conseiller Prince, comme l'on sait peut-être, avait été trouvé mort au lieu-dit la Combe-aux-Fées, proche Dijon, sur la voie du chemin de fer et la controverse à jamais inépuisable s'était ouverte : suicide ou crime? Et *Paris-Soir* avait dépêché sur les lieux deux honnêtes Britanniques, retraités de *Scotland Yard* ou de *l'Intelligence*, avec mission d'éclaircir!

Ils étaient revenus opinant au suicide, et malgré les argents décuplés, à eux offerts, pour qu'ils concluent au rebours de leur conscience, s'étaient obstinés.

Témoin ce propos de Prouvost qu'a rapporté Lazareff :

> « *Nous ne pouvons pas, dit-il, ABSOLUMENT PAS publier un document pareil. Nous ne pouvons pas aller contre l'opinion du public qui croit que c'est un crime. Si nous disons que c'était un suicide, nous aurons l'air de prendre parti politiquement, CE QUI NOUS FERA LE PLUS GRAND TORT DANS NOTRE VENTE.* »

Sur cette citation, nous tirons l'échelle!

Nous n'avons pas dit pour autant que Figon s'était suicidé, mais encore moins qu'il avait été « assassiné ».

Nous aurions beau faire d'ailleurs : nous ne pourrons jamais prétendre à une grande vente!

Notre encadré :

ZOLLINGER

Voici donc M. Zollinger en passe, en tout cas pour le temps d'une semaine, peut-être pour davantage, d'éclipser à la « une », Jacques Anquetil ou Brigitte Bardot.

Des gazetiers vont même jusqu'à dire qu'il tiendrait dans ses mains le sort de l'Etat.

Il n'est pas le premier juge d'instruction qu'on flatte pareillement. Sans conviction. Uniquement parce que les gens qu'on pense en cause ne sont pas des amis. Autrement, on ferait jouer tous les ressorts secrets qu'on a ou qu'on se chercherait dans l'Etat ou dans la « société » pour ralentir son zèle.

Ce ne serait plus un justicier, mais un petit intrigant attentif à se pousser à la faveur de discordes civiles.

Enfin, pour l'instant, il paraît tenir le bon bout, mais invitera-t-il à comparoir ou « décernera-t-il » contre les grands de l'Etat, qu'il a, nous dit-on, à sa discrétion!

Rien n'est moins sûr. D'autres avant lui jurèrent quelquefois de *vider l'abcès* et qui ne vidèrent finalement que leur « délibéré », comme on dit dans le jargon de la maison.

On a déjà parlé ici de Bertulus, juge du temps de l'Affaire Dreyfus et qui grimpa au faîte de la hiérarchie sur un coup d'audace : la prescience de la culpabilité du colonel Henry, sur quoi il poussa hardiment ses avantages.

Carte qu'il avait jouée aussi sûrement qu'il eût joué la contraire, si elle se fût offerte aussi vraisemblable.

Précisément ce Bertulus était un *joueur.* Et c'est même cela que les antidreyfusards lui reprochèrent avec le plus d'acharnement, cette passion du tapis vert, secret probablement de son attitude.

Mais voilà : il n'y a pas apparence que M. Zollinger, plutôt de mine janséniste, fréquente les tripots.



Il n'est pire sourd qui ne veut entendre

par **JACQUES SANVIGNES**

Ne voulant rien entendre pour payer à la nation le si léger tribut de quelques mois de leur liberté, des jeunes conscrits Lyonnais faisaient la sourde oreille!

C'est un infirmier de vingt-trois ans, chargé de déterminer le groupe audiométrique des conscrits, qui contre versement de 400 francs, arrangeait le coup.

N'ayant hélas qu'une corde à son arc, l'évaluation de l'acuité auditive, le jeune homme notait bas. Ses attributions ne lui permettant pas de fabriquer des aveugles ou des bancroches, il faisait des sourds fort acceptables pour les médecins militaires qu'une séculaire sagesse fait s'en tenir en matière diagnostique aux subalternes lumières de l'infirmier, facile à sacrifier en cas de malheur.

Il n'y avait dans cette affaire que des bénéficiaires, aucune victime. Nul ne peut se plaindre d'avoir été lésé. Contre une bagatelle de quelques centaines de francs, l'infirmier de la caserne de la Vitriolerie (quel joli nom pour une caserne) donnait loyalement ce qu'aucune relation parlementaire, maçonnique ou même militaire ne saurait obtenir.

Il aura fallu qu'un honnête homme dont le fils avait été réformé aux risques et périls de l'infirmier, porte plainte — une plainte qui équivaut à une dénonciation — pour que tout craque.

Le brave père dans son sursaut civique, dénonçait également son fils, auquel son libérateur réclamait — c'est la

moindre des choses — un reliquat de deux cents francs, des facilités de paiement, — sans intérêts, ce qui ne court pas les rues — lui ayant été gentiment accordées!

Une centaine de privilégiés auraient, en acquittant plus ou moins le salaire du risque, dû leur liberté à l'ingénieux et audacieux stratagème de l'infirmier de la Vitriolerie.

Attention! Suivez bien cette affaire. Les « victimes » vont surgir, pitoyables. Entraînées, subjuguées par le mauvais génie, le coupable, le seul.

Haro sur le baudet d'où nous vient tout le mal!

Ça va être joli!

Ecoute petit gars, 400 francs, à l'époque et au cours du temps, je ne les avais peut-être pas, mais tu m'aurais fait crédit, hein? Merci petit gars.

Il n'a rien fallu de moins que l'étroite collaboration des policiers de la 6e brigade territoriale et de la S.R.I. (section de recherches et informations) pour venir à bout du gang des lance-pierres.

Cette raison sociale ne couvre en aucune façon les polissons agissements de galopins casseurs de vitres et tueurs de moineaux. Il s'agit au contraire de casseurs-sachant-casser, éprouvés, chevronnés.

Ils ont choisi le lance-pierres pour son côté pratique, moderne autant dire. Pour l'efficacité.

Le tireur d'élite de l'équipe, à vingt mètres, vous dégringolait la vitrine élue.

Lance-pierres et billes d'acier!

Le reste coule de source. Réflexe et célérité dans l'exécution. L'inspiration romantique n'intervenait évidemment que pour une part infime. Mais les amateurs de hold-up bien faits ne manqueront pas d'applaudir à cette innovation technique.

Va falloir mettre sa montre à l'heure du côté Série noire. Vite fait. Et remiser aux accessoires flingues, sulfateuses et autres bazookas avec quoi les durs maison auraient l'air un peu patate.

⁂

Un chauffeur de taxi attaqué à Paris a déclaré que ses agresseurs avaient le type anglais. M. Guillard (c'est le nom du chauffeur) aura mal vu. Il s'agit probablement de Nord-Africains assez habiles pour donner le change.

Un agresseur, d'ordre général, a le type Nord-Africain. Puisqu'il y a des règles, autant s'y tenir, ça oriente la police et ça facilite les recherches.

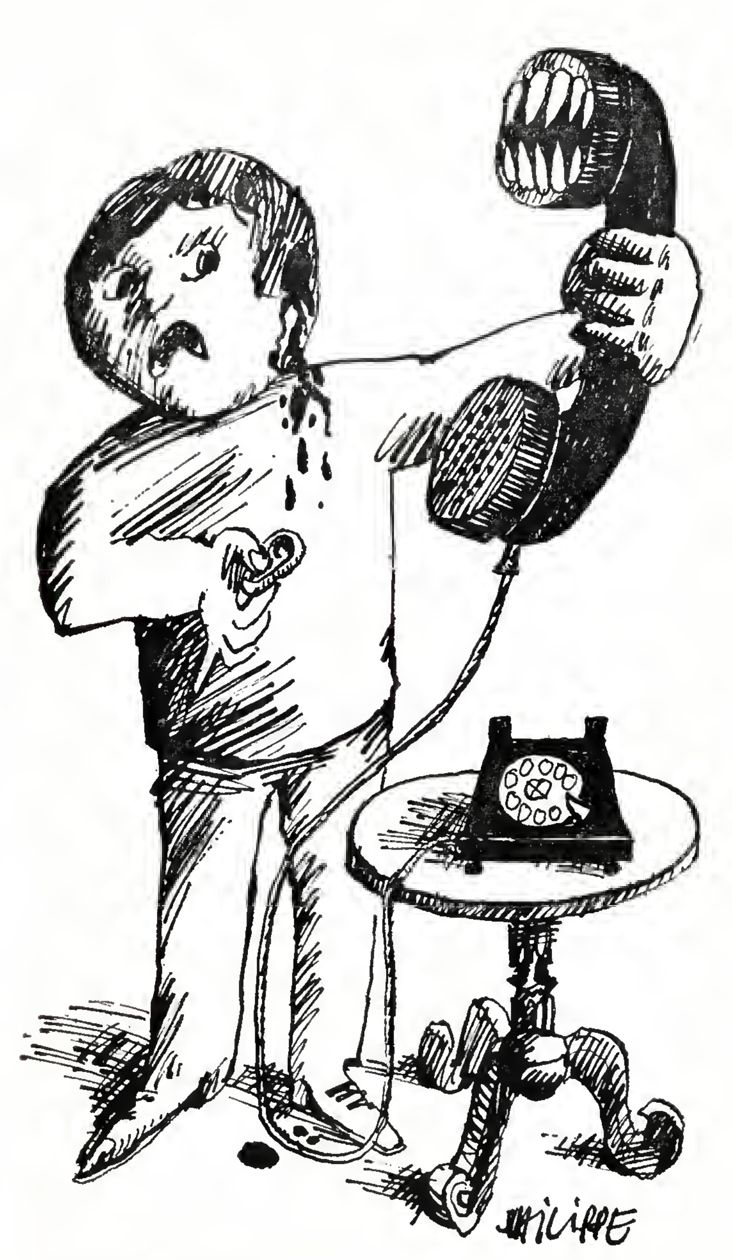
⁂

Une mère de trente-six ans a été brûlée dans l'explosion de la Cité Emmaüs de Livry-Gargan, avec trois de ses *sept enfants.*

Sept enfants! Cité d'urgence!

Pensez-vous vraiment qu'il y ait urgence? Où en sommes-nous, au fait, de ces préoccupations politiques contraceptives et électorales?

J. S.



Dessin de Philippe.

DE L'ARGOT A L'HISTOIRE

Auguste, tu « pousses » un peu !

L'autre jour, à propos de Figon, auquel l'*Express* prêtait des propos argotiques un tantinet mésinterprétés par les traducteurs-maison, nous nous étions mis en quête des lexiques le plus appropriés à projeter une lueur définitive, et tout naturellement du *Petit Simonin illustré* aussi bien que de l'ouvrage similaire d'Auguste le Breton, *Langue verte et noirs desseins*. Et pour l'expression en litige (« *se la donner* ») nous avions été ravis de les voir tous deux en concordance, ce qui n'est pas toujours le cas.

Et par-delà la vétille qui nous souciait, nous avions, sollicité par l'herbe tendre, gambadé plus avant, plus particulièrement dans le travail de le Breton. Celui-ci est d'abord et sera toujours l'auteur des *Hauts Murs* bien avant que d'être celui de tous les *Rififis* qu'on sait, fabrication interminable qui ne ressortit plus qu'au procédé et dont les derniers-nés finiront par faire oublier ce qu'avait de puissant et d'original le premier de la série.

Mais notre propos n'est pas là et concernera seulement le linguiste et éventuellement l'historien du milieu.

On s'était déjà amusé un jour qu'Auguste le Breton réclamât comme titre de gloire d'avoir créé le mot « valseur » dans l'acception callipyge du terme, si nous osons dire.

Cette affirmation est d'ailleurs reprise à la page 366 de la *Langue verte*.

Nous ne prétendrons pas y contredire.

Mais voilà que dans ce même recueil, feuilleté pourtant à la hussarde, nous retrouvons témoignage de pareille présomption.

Dès 1612, on parlait du « faubourg ».

C'est cette fois le mot « faubourg », (toujours l'aimable partie charnue en question, de quoi Freud eût peut-être inféré beaucoup, inféré trop!) qu'Auguste, dans son inépuisable génie inventif, aurait lancé voici une trentaine d'années.

Ecoutez-le avancer ses lettres de grande naturalisation, à la page 141 de sa *Langue verte* :

« *Ce mot, toujours en usage* », *fut lancé par moi en 1937 dans un bal musette de Saint-Ouen, à mon ami Roger le Boutonneux...* »

Auguste, tu *pousses* vraiment un peu trop!

Quelle que soit la pile, bientôt himalayesque, des *Rififis*, érigée de tes mains expertes, on n'en ferait pas une moindre des auteurs ou des ouvrages argotiques et même simplement populaires, qui consacrèrent ce *faubourg* que tu dis avoir inventé.

Dépersuade-toi de pareille sornette, et ne va pas plus loin que le *Dictionnaire des argots* de Gaston Esnault, paru chez Larousse en 1965 pour connaître que Béroalde de Verville, l'auteur du *Moyen de parvenir*, employait déjà ton évocateur *faubourg* pour les mêmes précises évocations, dès 1612.

La rue Lauriston, Laffont et Hitler.

Un peu trop certain d'avoir souvent découvert l'Amérique, Auguste le Breton n'est pas moins hasardé dans la partie « historique », si l'on ose dire, de son *Dictionnaire*, puisqu'il s'y trouve tout un chapitre relatif au « milieu » jugé dans toutes ses stratifications et à toutes les époques.

Quelques lignes sont ainsi consacrées à l'occupation et à Laffont, de la rue Lauriston, ce supplétif de l'*Abwehr*, qui préfigura un peu nos Barbouzes actuelles, sous cette réserve qu'il n'était pas un desservant de la bonne cause!

Et voici ce que le Breton enregistre sur le thème :

> *Laffont avait carte blanche et la bénédiction d'Hitler. Un bruit courait dans le milieu selon lequel Laffont et Hitler s'étaient connus en prison bien avant la prise du pouvoir par ce dernier. C'est possible et cela expliquerait bien des choses. En cas de victoire des Allemands, Laffont ne devait-il pas devenir préfet de police?*

Par respect du texte cité, nous avons suivi l'orthographe bretonnante, mais authentiquement Lafont ne voulait qu'un seul f.

Tout cela relève à peu près du même sérieux que les « sources » alléguées dans la partie grammaticale.

Il apparaît d'ailleurs invraisemblable que les gens du milieu, si portés fussent-ils, à l'exemple des autres hommes, à souscrire à n'importe quel roman chez la portière, aient jamais cru à un compagnonnage entre le gangster de la rue Lauriston et Hitler. Le moindre truand savait, en effet, d'où Laffont tirait son crédit. Son

histoire était la suivante : détenu au Cherche-Midi en 1939, pour différents délits qui n'avaient rien à voir avec l'« espionnage », Laffont s'était trouvé compris dans la fameuse « évacuation des prisons de Paris », consécutive au déboulé de l'offensive de mai 1940. Par voisinage de cellule, il avait pris liaison avec des agents allemands authentiques qui, sachant leurs employeurs proches de Paris, avaient joué la fille de l'air, entraînant Laffont dans leur fuite.

Rentrés tous à Paris, et les agents allemands ayant repris contact, ceux-ci avaient présenté leur ami Laffont comme un expert possible pour les approches du monde criminel parisien.

Et c'est comme cela que l'affaire de la rue Lauriston avait commencé.

Dans ce numéro 2 de

L'INTRUS

nous avons essayé de faire un peu mieux cette « prochaine fois ».

Qu'en pensez-vous ?

Le premier numéro pour un essai n'était peut-être pas un coup de maître.

Nous espérons tout de même que vous n'avez pas été trop déçus. Nous l'espérons et nous avons même tout lieu de le croire puisque, à notre vive surprise, un nombre « important » d'abonnements nous est déjà parvenu. Merci à ces téméraires.

Nous allons tâcher de mériter cette confiance spontanée et de faire qu'on nous la fasse plus grande encore.

CARNET DE PROMENADE

par FERNAND POUEY

Deux reprises, *L'Ange bleu* de Josef von Sternberg et *Un jour au cirque* des Marx Brothers sont, avec Noël-Noël dans *La sentinette endormie,* les événements cinématographiques de la semaine écoulée.

Noël-Noël fait des films tendres et honnêtes. Ce n'est pas à dédaigner, car il n'y a pas à mépriser, me semble-t-il, un ouvrage sous le seul prétexte qu'il peut être vu de tout le monde. Noël-Noël vieillit bien; en dépit des ans, on reconnaît toujours chez lui le gentil chansonnier des débuts, celui qui faisait, entre les tonitruants Jack Cazol et Xavier Privas, figure de Prince charmant de la chanson, au cabaret des Noctambules, rue Champollion. De *L'Ange bleu* et de Marlène Dietrich, je n'aperçois pas ce qu'il y aurait à dire, quand tant d'études exhaustives ont paru sur le sujet.

Quant aux Marx Brothers... Sur eux aussi toute une littératue a fleuri, dont l'intérêt semble à peu près nul depuis qu'ont été publiés il y a deux ou trois ans le *Groucho and me* de Groucho Marx (éd. Arthaud) et surtout le *Harpo Marx,* de Harpo (éd. Charles Mandel). Ce sont, par la drôlerie des anecdotes, la précision des portraits, la façon de concevoir l'existence, les trouvailles de toutes sortes, en somme le talent, des ouvrages bien supérieurs à ceux que la famille Marx a inspirés aux biographes et essayistes professionnels. Chez les Marx, c'est Groucho qui était considéré comme l'écrivain du groupe; pourtant, il y a chez Harpo un reporter de classe, un observateur d'une grande finesse. Aucun des deux n'a eu la prétention d'écrire sur l'art comique.

> *Je suis prudent par nature et n'ai ni l'envie, ni les capacités d'analyser les raisons pour lesquelles un homme peut faire rire les autres,* a déclaré Groucho. *J'ai lu de nombreux ouvrages rédigés par des spécialistes reconnus qui expliquent les fondements de l'humour et qui essayent de décrire ce qui est drôle et ce qui ne l'est pas. Pour moi, je serais surpris d'entendre un comédien dire en conscience ce qui te différencie de son voisin.*

Si Groucho ne tenait pas à savoir pourquoi il faisait rire, je ne veux pas savoir pourquoi je ris car, le sachant, je craindrais de ne plus rire. Mais je m'égare. Me voici près de donner dans les travers raisonneurs que je réprouve. Tant il est vrai qu'il n'y a pas plus sérieux que le rire. En bref, si vous avez besoin d'une joyeuse détente, rappelez-vous qu'on projette (à la Pagode) un vieux film trentenaire, absurde et fou.

« MENEURS DE JEU » AYEZ PITIÉ DE NOUS!

La radio est de plus en plus bavarde. Entendre sortir du poste récepteur (déjà peu estimable esthétiquement, dans la plupart des cas) la voix sucrée d'un « présentateur » qui, s'efforçant au badinage, parle, parle, parle pour ne rien dire, si ce n'est lâcher quelque plaisanterie par lui jugée spirituelle et ponctuée d'un rire satisfait, ce supplice, que rien ne justifie est infligé chaque jour aux auditeurs français, particulièrement le matin et par *France-Inter*. On vous en prie : « Arrêtez! ».

Sans doute fut-ce une bonne idée — elle ne date pas d'hier — que de remplacer le speaker annonçant sèchement les disques par le personnage du « meneur de jeu » qui a liberté de commenter. Il faut beaucoup de qualités pour briller dans l'emploi. Aux Etats-Unis, où l'institution est née, il y avait déjà des meneurs de jeu célèbres il y a trente ans, et nous pouvons en France en écouter d'excellents, tels Maurice Biraud qui a de la bonne humeur, de la gentillesse, du tact et deux ou trois de ses compères qui, comme lui, se gardent d'« en faire trop »; outre que lorsque Francis Blanche ou Henri Salvador se mêlent de mener le jeu, on ne s'ennuie pas.

Pour quelques réussites, que de naufrages! L'intelligence n'a rien à voir avec la tournure d'esprit ici nécessaire et ce sont, je n'en doute pas, des hommes cultivés, sympathiques, à l'aise dans le monde, qui nous valent les mornes et stupides parades à nous offertes aux heures matinales (à d'autres, aussi) par cette chaîne que l'O.R.T.F. a l'ambition de spécialiser dans la fantaisie.

Comment expliquer que puissent se poursuivre des exercices aussi éprouvants pour le public? On m'assure de divers côtés qu'aucun des nombreux directeurs de l'Office ne saurait être tenu pour responsable, chacun d'eux étant trop occupé administrativement pour avoir le temps d'écouter les émissions. Ils ont trop à faire. On ne va pas les déranger pour ça. Et comme on ne va pas non plus, tout de même appeler les pompiers ou police-secours, ni M. Wladimir d'Ormesson qui ne doit pas se lever de bon matin, on n'en fera pas une histoire : on laissera roucou-

ler les beaux parleurs pour aller, tournant les boutons, chercher de la musique sur les ondes de la B.B.C.

LE SOUVENIR DE CLAUDE TERRIEN

Le danger du bavardage auquel succombent la plupart des « meneurs de jeu » menace aussi dans les différents postes de radio, même périphériques, certains collaboteurs des journaux parlés qui ont de plus en plus tendance à fignoler des chroniques et à s'écouter.

Parmi d'autres mérites, ce qui faisait le prix des interventions de Claude Terrien au micro d'*Europe N° 1*, c'était que pour lui un mot était un mot et il ne manquait jamais de le mettre exactement à sa place. Cinq minutes lui suffisaient pour exposer et commenter les nouvelles du jour. Encore trouvait-il le moyen de parler d'un livre ou d'une exposition, de conter une anecdote. Un journaliste — et un homme, me dit-on — de cette étoffe ne se rencontrent pas si souvent qu'on n'ait à cœur de les saluer. Je n'ai pas connu Claude Terrien mais nous devons être nombreux, ceux à qui manque soudain une voix amie, lorsque sonne 8 h 30.

Non moins que le bavardage, la mode fait des ravages à la radio, singulièrement chez certains commentateurs. Serait-il devenu de bon ton de prendre un débit saccadé, de s'accorder dans les phrases des pauses à contre-sens, de scinder même les mots en deux, comme si l'on souffrait d'une difficulté maladive d'élocution? Les hésitations de langage n'ont rien à voir avec le naturel et la simplicité! Ce qui relève du procédé devient vite insupportable.

D'UN SPEAKER DE RADIO A UNE SPEAKERINE DE TÉLÉVISION

Evidemment, on pourrait m'opposer l'exemple de Jean Roy, le speaker qui fit, avant-guerre, la fortune de *Radio-Toulouse*. Lui, il lisait à haute voix sans essayer de comprendre, sur un rythme syncopé, s'arrêtant n'importe où pour reprendre souffle (il était asthmatique) sans souci aucun, mais vraiment aucun, du sens de tous ces papiers qu'on le chargeait de « passer au micro ».

Un bulletin météorologique mentionnait : « Il est tombé quelques gouttes d'eau ce matin »; le rédacteur, pressé, avait écrit « quelques » en abrégé : qq.

— *Il est tombé quatre-vingt-dix-neuf gouttes d'eau ce matin,* annonçait Jean Roy.

Lui encore qui, devant la phrase latine : *Asperge me domine* n'hésita pas à déclarer : l'asperge me domine.

Mais en coupant les phrases en dépit du sens commun,

comme s'ils ne les comprenaient pas, ce qui n'est pas le cas, nos commentateurs ne peuvent prétendre au succès triomphal de Jean Roy (quand il était malade, on exigeait qu'il parlât de sa chambre; sinon son public, consterné, eût éteint les postes). Ils ne versent pas, eux, dans l'étourderie ou le lapsus, alors que la popularité de Roy venait de sa candeur, de ses bévues. On n'attendait pas de lui le moindre renseignement sérieux, mais une erreur monumentale à colporter : le contraire de ce qu'on souhaite entendre, quand on se met à l'écoute d'un bulletin d'information.

Et à la Télé!... Mais ce sera pour une autre fois. D'ailleurs chacun connaît les importants événements qui ont, dans ce domaine, marqué la semaine écoulée :

- La réconciliation de Claude Darget et de Léon Zitrone.
- Et surtout le problème angoissant posé par la grossesse de Mme Anne-Marie Peysson : étant donné son état, visible, doit-on, ou ne doit-on pas, laisser paraître cette jeune femme sur l'écran? On en discute avec véhémence. Il y a les « pour », il y a les « contre ». Je ne livrerai pas mon sentiment que, du reste, personne ne m'a demandé.

LE POÈTE ET LE CINÉASTE

Nous ne savons jamais jusqu'où risque de nous entraîner la mise en ordre des papiers, livres, brochures, etc., qui s'amoncellent autour de nous au bout d'un certain nombre d'années, si peu que l'on ait du goût pour la chose imprimée. En opérant chez moi les rangements nécessités par l'arrivée de nouveaux documents, je tombe sur les trois numéros constituant la collection complète de *Méridiens,* « Cahiers mensuels de Littérature et d'Art », dont fit les frais et que dirigea René Char, à l'Isle-sur-Sorgue, avant de s'engager dans le mouvement surréaliste.

C'était en 1929. Nous étions jeunes. Au sommaire, je m'étonne (j'avais oublié... mais ça ne me déplaît pas) de trouver mon nom, près de ceux de Georges Dupeyron, Maurice Fombeure, Jean-Daniel Maublanc, Louis Emié, Daniel-Rops, Louis Parrot, Philippe Soupault, André Cayatte, Francesc Domingo, etc. Des aînés comme Salmon, Dufy, Picasso accordaient à ces Cahiers, presque luxueusement édités, une collaboration de prestige. La vie a séparé, parfois violemment opposé, ceux que jadis avait réunis *Méridiens.* Déjà René Char prenait ses distances, dans la déclaration que voici, intitulée *Position,* ouvrant le troisième et ultime numéro :

> *Poursuivre ma collaboration à* Méridiens *et à tout autre journal ou revue — j'excepte la* Révolution

Surréaliste — *serait trahir ma pensée, ma volonté d'action, donc approuver les manifestations d'une société que je vais dorénavant combattre de toutes mes forces.*

Autour de moi faibles et fripons font la chaîne. En voilà assez.

La satisfaction facile de soi, l'isolement, l'ignorance, l'inertie imputable à une adolescence longtemps en péril, ont été les facteurs d'une neutralité à laquelle je ne puis penser sans rougir.

C'est désormais avec les hommes qui ont nom Paul Eluard, André Breton, Louis Aragon, que se traduiront mes efforts.

Mes yeux ont allumé toutes les forêts pour les regarder vivre.

Gens sans aveu, vos jambes ne me portent plus.

A LA RECHERCHE DE FRANCESC DOMINGO

De 1929 à aujourd'hui, de René Char maintenant reconnu pour un des poètes essentiels de son époque, à André Cayatte, qui lâcha la plume pour la caméra, que de destins divers! Ce n'est pourtant pas de là, exactement, qu'est parti mon vagabondage d'esprit, mais, plus précisément, d'un texte d'André Cayatte consacré au peintre catalan Francesc Domingo, dont les Cahiers publiaient de nombreux dessins. Dans cet essai — (en exergue, cette réflexion de Philippe Lamour : *qu'on donne à l'évidence tous les noms qu'on voudra*) — André Cayatte écrivait d'abord :

« *La peinture de Domingo, c'est les yeux fermés que je la vois le mieux, à la cadence de mon cœur que j'en perçois le rythme.* »

Et sa conclusion était :

Le génie est un hasard qui dure.
Francesc Domingo a du génie.

Cette critique enthousiaste n'avait certes rien à voir avec l'amitié que Cayatte, comme chacun d'entre nous, portait à Domingo. Domingo, pour tous ceux qui avaient pénétré dans son atelier, était déjà, de toute évidence, un des grands de sa génération. On n'avait plus à attendre qu'il réalisât des promesses. Il avait déjà derrière lui une œuvre importante. Un de ses tableaux, représentant un homme assis sur un escabeau, dans le coin d'une cellule, n'a cessé de me hanter. Riche, je me serais ruiné, je me ruinerais pour l'avoir. Dans quelles mains est-il aujourd'hui? Surtout, qu'est devenu Francesc Domingo?

Il allait et venait entre Paris et Barcelone — je nous revois à Paris à la terrasse du café Mahieu boulevard

Saint-Michel et sur les ramblas ensoleillées de Barcelone — lorsque la guerre civile espagnole le précipita dans l'action. Ce doux, ce rêveur mena le combat jusqu'au bout. Après la défaite, fut-ce de se trouver en France non plus du fait de sa volonté mais par obligation de réfugié... fut-ce quelque blessure secrète et inavouée... il annonça bientôt à ses amis sa décision de partir pour l'Amérique du Sud et il disparut.

On m'avait dit qu'il vivait au Brésil, à São Paulo, mais je ne l'y ai pas retrouvé (il s'agissait d'un autre Domingo, peintre aussi). A ceux qui auraient pu savoir, j'ai demandé : « Qu'est devenu Francesc Domingo? » On ne sait pas. Il ne se souciait aucunement de notoriété ou de gloire. Ce qu'il aimait, c'était de peindre et de ne pas être dérangé dans sa passion.

Je l'imagine — quelque part, anonyme — avec des pinceaux et des couleurs.

Seul.

F. P.

ARAGON :
POUR ET CONTRE

Avec Aragon, il y a toujours un *mais* et tout dépend de quel côté du *mais* on se place. Il ya ceux qui vous disent qu'il a écrit *Il n'y a pas d'amour heureux,* MAIS qu'il a aussi écrit *C'est rue Lafayette au 120...;* et puis il y a ceux qui vous disent qu'il a écrit *Les communistes,* bien sûr, MAIS qu'il a aussi écrit *Est-ce ainsi que les hommes vivent?* et *Les Beaux Quartiers.* De toute façon, c'est toujours facile de s'en prendre à Aragon.

Il revient les vélos sur le chemin des villes
se parlent rapprochant leurs nickels éblouis

restera pour toujours un monument d'une rare sottise, mais également d'une rare flagornerie. Le culte de la personnalité n'était pas à l'époque étranger à Aragon et c'est pour quoi on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant aujourd'hui pleurnicher devant l'envoyé de *Paris-Match* parce que M. Lecanuet dit du mal du Parti communiste. Aragon soupire : « Ah! comme ils sont mal renseignés! Ah! s'ils savaient comme le Parti a changé à présent... » Outre qu'on ne peut s'empêcher de penser au refus de la réintégration des gens d'U.N.I.R., au sort fait aux étudiants rebelles, à l'affaire Le Brun, on ne peut s'empêcher de penser aussi que quand le Parti n'avait pas changé, M. Aragon y était déjà.

Symphorien.

LU-VU-ENTENDU

Une page d'anthologie

L'Hymne à la banlieue

de **THIERRY MAULNIER**

Sur la considération qu'il recueillit un jour tout un lot de chats abandonnés, autour du Jardin des Plantes, s'il nous souvient bien, on se sentira toujours mal assuré pour médire de Thierry Maulnier. Ce n'est pas que les occasions aient manqué, ou qu'elles manqueront encore. Ainsi au temps de l'Algérie française **et de certaine Villa Susini, dont on le vit apologiste appliqué, sinon très convaincu.**

Les chats sont donc son faible, et il sera bientôt plus célèbre par ce penchant baudelairien que par d'abstruses littératures. C'est un goût qui n'est pas seulement pour l'usage externe, comme telle photo récente du Figaro **pourrait le donner à croire (on y voit, en effet, notre nouvel académicien, tout frais vêtu de vert, donner pitance à l'un de ses félins). Il lui est même une passion fort ancienne, puisque Rebatet dans ses** Décombres **nous fait déjà voir pour l'année 1940, un Thierry Maulnier en uniforme de lieutenant d'infanterie, et qui a le bon esprit de faire de son képi le logis occasionnel d'« un joli chaton noir, étonné et grave » !**

L'entrepreneur de démolitions n'est pourtant pas très favorablement disposé envers le futur figariste-académicien, en dépit de leur compagnonnage d'Action française, **puisqu'il le dépeint à une autre page, la 132, en ces termes :** « Les rédacteurs dont j'avais à diriger l'équipe croupissaient dans une paresse sereine... Le plus cossard de tous, le plus fantômatique était certainement Talagrand, dit Thierry Maulnier, traînant son long corps d'escogriffe à lunettes avec une mine indicible d'ennui. »

Portrait qu'il sera tout de même difficile de ratifier, car « cossard » ce doit être là le moindre défaut du Thierry du Rond-Point. Il est, en effet, réputé comme un piss'inchiostro **comme il n'en est même pas de second. Au demi ou à plein setier, sinon au demi ou muid entier ! Sans préjudice d'une virtuosité native, que les savantes disciplines de la rue d'Ulm accrurent encore, à draper au goût du jour les vérités successives mais éternelles qui seront toujours la raison de vivre d'un grand quotidien !**

Payons toutefois tribut au nouvel académicien, en reprenant une des plus belles pages qu'il ait écrites, et que Je suis partout **reproduisait le 3 décembre 1943, et en ayant l'air presque de la lui jeter à la face :**

C'est un hymne à la banlieue parisienne, écrit sans doute pour le

temps du Front populaire **mais qui avait gardé toute sa fraîcheur, au temps de Vichy, et qui depuis n'a fait que prendre un éclat accru à chaque avénement d'une nouvelle République :**

« La France est un des pays les plus sales du monde, les plus vulgaires, les plus arriérés du point de vue social. Une France repliée sur sa bassesse et s'en faisant gloire par une sorte de bravade crapuleuse. La banlieue de Paris est une honte pour la civilisation humaine... On ne trouve nulle part dans le monde l'analogie de la dégénérescence française, cette haine de la grandeur, cette complaisance pour la bassesse, ce culte de la médiocrité, baptisé pour la circonstance « mesure ». »

Et souhaitons qu'on s'y retrouve au Rond-Point aussi bien qu'au Quai Conti !

⁂

Paris-Théâtre (n° 226) attribue à Paul Meurisse le rôle du Monocle Noir — Paul Meurisse se contentait d'être le Monocle. Le Monocle Noir, c'était autre chose, un certain André Canal qui eut des ennuis il y a quelques années, du côté de l'O.A.S.

⁂

Philippe Kah, qui n'en loupe pas une (il faut lire son auto-éloge dans le « Dictionnaire des Contemporains » du **Crapouillot**), commence un article dans le **Parisien libéré** du 6 janvier par une allusion au **célèbre** (sic) « Poésie pas morte, lettre suit » (nous, on connaissait un célèbre — celui-là — « Naturalisme pas mort, lettre suit » d'un certain Paul Alexis) et termine le dit article par une citation de Verlaine : « De la nuance ! avant toute chose » (nous, on connaissait de Verlaine : « De la musique avant toute chose »...) Mais, bah ! comme le disait Philippe Kah de lui-même, nous avons affaire à « un homme de la Renaissance égaré parmi nous » — Très égaré.

Les Trois.

Directeur de la Publication: René Bingeas. Ets Busson, impr. Paris
Dépôt légal : 1er trim. 1966, n° 258 P

L'Intrus

est

une initiative

insensée

Abonnez-vous!